



HAL
open science

Les pionniers de la coopération au développement agricole

Laurence Roudart

► **To cite this version:**

Laurence Roudart. Les pionniers de la coopération au développement agricole. Agronomes du Cirad, 17, Edition INRA, 108 p., 2016, Archorales, 2-7380-1371-6 9-782738-013712. hal-02801138

HAL Id: hal-02801138

<https://hal.inrae.fr/hal-02801138>

Submitted on 5 Jun 2020

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial - NoDerivatives 4.0 International License



LAURENCE ROUDART

LES PIONNIERS DE LA COOPÉRATION AU DÉVELOPPEMENT AGRICOLE

Quand il m'a été proposé d'écrire un point de vue personnel relevant d'une lecture transversale des cinq récits de vie professionnelle qui nous sont offerts dans ce numéro d'*Archorales* – récits d'Hervé Bichat, Michelle Feit, Hugues de Livonnière, Bernard Simon et René Tourte –, j'ai accepté avec grand plaisir et grand intérêt. En effet, ces grands témoins ont travaillé dans la recherche agricole pour la coopération au développement de la fin des années 1940 au début des années 2000. Le point de vue que j'exprime ici est celui d'une ingénieure agronome (INA P-G 1983) spécialisée en développement agricole et travaillant depuis trente ans dans le domaine de la recherche-développement agricole. Je suis donc assez ancienne pour avoir évolué dans l'univers dont ces récits parlent ; en même temps, l'écart de génération entre ces témoins et moi me conduit à les considérer comme de grands Anciens, qui nous transmettent la riche expérience qu'ils ont accumulée.

Ces témoignages montrent bien à quel point leurs auteurs furent des acteurs pleinement parties prenantes de l'évolution des idées et des pratiques en matière de recherche-développement agricole. Certains furent même très avant-gardistes, en mettant en œuvre ou en promouvant des démarches profondément originales dans leurs contextes, démarches qui furent reconnues comme pertinentes plusieurs décennies plus tard dans les cercles internationaux s'occupant de coopération au développement agricole.

Pour mettre en perspective ces carrières, la première section de cet article retracera brièvement l'évolution des idées et des pratiques dominantes en matière de recherche pour la coopération au développement agricole au cours de la seconde moitié du 20^e siècle. Puis, chacune des six sections suivantes dégagera un thème commun à l'ensemble des témoignages. La conclusion enfin abordera l'évolution des idées dans la recherche-développement agricole depuis les années 2000.



LAURENCE ROUDART, Ingénieure agronome, professeure de développement agricole
Directrice de l'Institut de sociologie, université libre de Bruxelles.



Fruits de palmier à huile. © Cirad - Cécile Bessou

Évolution de la recherche agricole pour la coopération au développement

Au cours de la seconde moitié du 20^e siècle, on peut distinguer trois périodes quant à l'évolution des idées et des pratiques en matière de recherche-développement agricole, étant entendu que toutes les idées et pratiques ont toujours été défendues et illustrées à toutes les périodes ; mais, pour chacune d'elles, certaines idées et pratiques furent dominantes.

Durant les années 1950 et 1960, soit à la fin de la période coloniale et au début des Indépendances en Afrique francophone, une idée dominante était que certaines techniques mises au point par la recherche agronomique et ayant fait leurs preuves dans les pays industrialisés développés devaient être transférées vers les agricultures du « Tiers Monde ». Ces « transferts de technologies » innovantes, qui visaient surtout à accroître les rendements et la production alimentaires, étaient généralement le fruit de recherches mono-disciplinaires, conduites par des chercheurs travaillant essentiellement en stations expérimentales et fort éloignées du terrain. Les paysans étaient considérés comme des récepteurs, au mieux ignorants, au pire traditionnels et réfractaires au changement. Dans ces conditions, les vulgarisateurs jouaient un rôle important comme intermédiaires entre les chercheurs et les paysans, en dispensant formations et conseils. Le modèle de la « diffusion de l'innovation » sous-tendait implicitement la démarche générale : les seules qualités intrinsèques d'une innovation étaient supposées garantir sa propagation, dans un environnement social généralement supposé homogène.

Remarquons qu'une telle vision révélait une profonde ignorance de l'histoire et de la géographie agraires, tant elle méconnaissait le fait que, durant des milliers d'années depuis l'époque néolithique, les agriculteurs de chaque région du monde avaient accumulé une multitude d'innovations, fruits de longs et patients processus, individuels et collectifs, de réflexion, d'essais, d'erreurs et de corrections. Les agriculteurs n'avaient donc pas attendu la mise en place des stations expérimentales, sous la houlette des États, pour faire progresser leurs méthodes de production et gagner en productivité.

Face aux nombreux échecs constatés, d'autres idées et pratiques furent progressivement développées : recherches *pluridisciplinaires*, *contact des chercheurs avec le terrain*, analyses *systémiques*, prise en considération des *savoirs paysans*.

Ainsi, durant les années 1970 et 1980, les « transferts de technologies *appropriées* » reposaient sur le travail d'équipes de chercheurs de plusieurs disciplines, biotechniques et de sciences économiques. Ces équipes « descendaient » sur le terrain pour réaliser des enquêtes auprès des paysans, en vue de comprendre leurs conditions de production réelles, leurs objectifs, et les contraintes les empêchant d'atteindre ces objectifs. Dans chaque exploitation agricole enquêtée, l'analyse prenait en compte l'ensemble des activités de culture et d'élevage et l'ensemble des moyens de production, leurs combinaisons, leurs complémentarités et leurs

concurrences, dans une perspective systémique. Ce faisant, les chercheurs étaient fréquemment conduits à distinguer plusieurs catégories de paysans en fonction de leurs objectifs et de leurs moyens, rompant ainsi avec l'idée conventionnelle d'homogénéité de la paysannerie. Et ils étaient amenés à proposer des innovations différentes en fonction de ces catégories. Mais il s'agissait toujours, fondamentalement, de procéder à des transferts d'innovations conçues par des chercheurs, en vue de gagner en productivité le plus souvent. Les paysans étaient perçus comme des informateurs, experts de leur propre situation, mais rarement comme des innovateurs à part entière.

Durant les années 1990, les promoteurs de l'idée de *participation*, puisant dans l'expérience accumulée par la recherche-action, ont cherché à renverser cette situation, et faire que les paysans ne soient plus considérés comme de simples récepteurs ou informateurs, mais comme de véritables partenaires dans le diagnostic de leur situation et dans l'élaboration, l'expérimentation et l'évaluation des innovations. Dans cette perspective, les paysans sont devenus co-concepteurs et co-producteurs des innovations, selon un processus itératif et réflexif. Au-delà des objectifs d'amélioration des moyens matériels d'existence des familles paysannes, un tel processus visait aussi à développer leurs compétences ainsi que leurs capacités de décider et d'agir. La mise en œuvre concrète de ces idées suscita des difficultés, parmi lesquelles le risque bien réel d'orientation des innovations en fonction des intérêts des catégories sociales les plus puissantes, et au détriment des autres.

Cette succession de doctrines en matière de recherche-développement agricole constitue une trame de fonds commune aux témoignages présentés dans ce numéro d'*Archorales*. Et, avec leur lot d'institutions et de représentations conventionnelles du monde, ces doctrines ont forcément beaucoup pesé sur les destins individuels. Mais, inversement, ces témoignages montrent aussi comment des personnalités s'étant forgées des convictions hétérodoxes fortes, dotées d'une énergie hors du commun et d'une longue patience, sont parvenues à faire évoluer les structures, avec l'aide du hasard parfois.

Plusieurs thèmes communs traversent ces récits, parmi lesquels : l'absence des sciences sociales dans les études d'ingénieur agronome, l'esprit des pionniers, l'amour de l'Afrique, les convictions en matière de recherche-développement et d'enseignement supérieur, les maîtres et les amis, les carrières mouvementées.

L'absence des sciences sociales dans les études d'ingénieur agronome

René Tourte, Bernard Simon et Hervé Bichat sont des anciens de l'Agro Paris, qu'ils intégrèrent en 1943, 1945 et 1957 respectivement. Ensuite, Hervé Bichat étudia à l'Engref¹ (Nancy), René Tourte et Bernard Simon à l'Esat² (Nogent-sur-Marne). Écoutons René Tourte nous parler de ses études : « Nos professeurs étaient distingués, très compétents, mais (...) Nous étions très avertis de la taille du caféier, des variétés de cotonniers, de la culture du sisal, de l'élevage du mouton à poils, des plantations de kapokiers, mais à peu près ignorants des exploitations dans lesquelles s'intégraient ces plantes et ces animaux et *a fortiori* des hommes et femmes qui les géraient, les paysans (agriculteurs, éleveurs, forestiers), et de leurs communautés. (...) nous n'avions aucune formation sur leurs histoires, leurs cultures, leurs mœurs et habitudes sociales. (...) Il fallait savoir cultiver mais finalement les questions pour qui et pour quoi restaient sans réponse ».

Bernard Simon corrobore ces propos quand il explique que c'est à la faveur de son premier poste, en tant que chef de cabinet du directeur de l'agriculture, de l'élevage et des forêts du ministère de la France d'outre-mer, qu'il découvrit qu'il y a « autre chose dans l'agriculture que la technique, il y (a) aussi l'économie, l'économie politique, l'économie du développement, pour aboutir à celle de l'exploitation agricole en particulier ». Et, tirant le bilan de son premier séjour au Cameroun (1949-1951), il indique « être devenu conscient que proposer des améliorations techniques ne résolvait pas tous les problèmes de modernisation des exploitations et des villages si elles n'étaient pas sous-tendues par une bonne connaissance du contexte économique et social. Les enquêtes demandées par le ministère pour l'établissement de budgets familiaux étaient déjà l'ébauche maladroitement d'une démarche socio-économique. (...) Nous avons été plusieurs à explorer ce domaine nouveau et original qui nous semblait ouvrir une approche concrète des problèmes du développement, au moins au niveau villageois ». Dans toute la suite de sa carrière, Bernard Simon cherchera à développer des analyses en Économie agricole et rurale. Il sera même recruté au Gerdat³ pour créer un service d'Économie rurale, et ouvrir ainsi les différents instituts techniques composant ce groupe à l'Économie rurale et à l'Économie du développement. Mais, tout au long de sa vie professionnelle, il s'est senti autodidacte en Économie. Il aurait souhaité reprendre des études dans cette discipline mais c'était impossible à l'époque à Yaoundé comme à Dschang.

À cet égard, Hervé Bichat eut plus de chance : il passa une licence d'économie à l'université d'Abidjan. Puis, des années plus tard, il souhaita faire une thèse dans le département d'Économie rurale de la *Michigan State University*. Mais, le ministre Henri Nallet en décida autrement en le nommant directeur général de l'Inra...

L'esprit des pionniers

« La secrétaire de l'ambassadeur de France en Chine venait du même lycée (que moi). Ils cherchaient une dactylo. J'avais 22 ans, j'étais majeure. (...) J'ai annoncé à mes parents que je pouvais partir à l'étranger, et mes parents m'ont encouragée. (...) Je suis arrivée le 31 octobre 1965 en Chine ». C'est ainsi que démarra la carrière de Michelle Feit, dans une Chine où il était défendu d'apprendre le Chinois, de parler aux Chinois dans la rue, et où la suspicion d'espionnage recouvrait d'une chape de plomb tous les comportements de la vie professionnelle et quotidienne. Quelques mois plus tard, la révolution culturelle commença, puis les gardes rouges défilèrent dans Pékin et s'attaquèrent à la légation. Mais il en aurait fallu plus pour détourner Michelle Feit et son amie Solange de leur mission en Chine, qu'elles accomplirent donc jusqu'au bout. Puis, avant de rentrer en France, elles entreprirent un grand voyage à travers l'Asie, au départ de Pékin : Canton, Hong Kong, Angkor, Bangkok, Singapour, Nouvelle-Calédonie, Calcutta, Bénarès, Népal, Afghanistan, Téhéran, Persépolis... et bien d'autres villes. Un tel voyage effectué par deux femmes à la fin des années 1960, ce fut forcément une épopée !

René Tourte explique qu'après la Seconde Guerre mondiale, de nombreux jeunes Agros, inspirés notamment par le général de Gaulle, pensaient qu'il fallait rendre aux peuples des colonies françaises le lourd tribut qu'ils avaient versé au service de la France durant les deux guerres mondiales, cela en s'impliquant dans leur développement. Le gouvernement français favorisait leur départ en offrant des bourses d'étude et des postes de fonctionnaire colonial. C'est ainsi qu'en 1949, Bernard Simon, son épouse et leur bébé embarquèrent à Marseille à bord du vieux paquebot *Hoggar*, direction Douala au Cameroun, avec des escales à Alger, Casablanca, Dakar, Conakry, Tabou, Sassandra, Abidjan, Lomé, Cotonou, Lagos. Puis vint le voyage de douze heures en train de Douala à Yaoundé. Et enfin l'installation à Yaoundé : « Nous avons vécu cinq ou six mois dans une case que les gens appelaient vulgairement le « stalag ». Cette baraque en bois ressemblait effectivement à celles des camps de prisonniers de guerre. (...) Sans vraie cuisine, nous allions prendre la plupart de nos repas au « mess des fonctionnaires « voisin ». En tant que responsable agricole du Nyong et Sanaga, Bernard Simon effectuait quinze jours de tournée sur le terrain par mois, « la plupart du temps à pied, avec six porteurs et un gardien ». Et de préciser : « Dans les coins reculés que je devais visiter, il n'y avait pas de carte à jour et le service géographique me prêtait des relevés d'itinéraires allemands à utiliser et à compléter le mieux possible ». Il lui fallut aussi créer de toute pièce le centre de recherches agronomiques de N'Kol bisson, autrement dit « ouvrir la route d'accès, (...) superviser l'exécution des marchés de construction des premières maisons et laboratoires (...) construire une maison selon mes propres plans et avec les maigres moyens dont je disposais, pour y loger un conducteur des TA (travaux agricoles) ».

Quinze jours par mois sur le terrain, ce fut aussi le rythme de travail d'Hervé Bichat lors de ses premières années en Côte d'Ivoire, en tant que directeur du service du génie rural.

Hugues de Livonnière quant à lui travailla durant quatorze mois à Bimbresso, en Côte d'Ivoire, dans un laboratoire de contrôle de la qualité du caoutchouc naturel, et il traversa le Sahara lors de son retour en France. Par ses recherches sur le développement du caoutchouc liquide durant une dizaine d'années, Hugues de Livonnière illustre bien une autre facette de cet esprit des pionniers : celle du chercheur prêt à investir beaucoup de temps et d'énergie dans un domaine encore inexploré, sans aucune garantie de réussite.

L'amour de l'Afrique

L'expérience professionnelle en Afrique apparaît comme fondatrice, voire la plus belle. Bernard Simon, tirant le bilan de sa carrière, déclare : « Finalement, j'ai conservé beaucoup de bons souvenirs ! (...) Ainsi l'Afrique : j'y ai quand même travaillé pendant dix-huit ans, presque la moitié de ma carrière. C'est à elle et aux Africains que je dois ma formation, mon ouverture sur les problèmes autres que techniques qu'il fallait résoudre pour enclencher un processus de développement endogène aux différents niveaux envisageables : ménage, famille, village, tribu, ethnie... C'est drôlement compliqué le développement » ! Et Hervé Bichat : « J'ai passé dix années formidables en Côte d'Ivoire, de 1963 à 1972. Je serais bien resté (...) je me plaisais énormément en Afrique ».

L'intensité de ces expériences reposa pour une bonne part sur des relations de confiance et d'amitié fortes avec des Africains, en dépit, et au-delà, de toutes les ambiguïtés inhérentes au contexte de la colonisation, puis de la décolonisation. Ainsi, Bernard Simon nous parle de son assistant agricole au tout début de sa carrière : « Gustave Bélinga, un Ewondo ! Il connaissait le coin comme sa poche (...). Il m'a appris le métier » ! Et Hervé Bichat : « J'ai noué des relations très amicales avec mon patron, Abdoulaye Sawadogo, ministre de l'Agriculture. C'est un homme exceptionnel, qui vit toujours ».

La qualité de telles relations humaines, souvent construites en traversant des épreuves communes, contribue certainement à expliquer qu'après les Indépendances (en 1960 pour la plupart des pays de l'AOF⁴), beaucoup

1. École nationale du génie rural, des eaux et des forêts.

2. École supérieure d'application d'agriculture tropicale.

3. Groupe d'études et de recherches pour le développement de l'agronomie tropicale.

4. Afrique occidentale française.

de professionnels agricoles français ont continué de travailler dans les établissements où ils officiaient jusque-là, malgré le changement de souveraineté, et ils ont participé à l'élaboration des plans de développement voulus par les nouveaux gouvernements indépendants. Les formes prises par la décolonisation, qui peut être analysée comme la poursuite de la colonisation, jouèrent là un grand rôle, bien sûr. Mais, elles n'empêchèrent pas que la coopération au développement naissante pût être vécue sincèrement par des individus de part et d'autre. Ainsi, René Tourte resta à Bambey afin de développer son dispositif de recherche-développement, qui bénéficia de l'appui de Mamadou Dia, Premier ministre, de celui des ministres successifs du développement rural, et de celui des paysans concernés. Au moment de la création de l'Isra⁵ en 1974, René Tourte fut invité à rester encore : « Les pressions du côté sénégalais ont été fortes, tout particulièrement de Djibril Sène, pour que je continue à servir dans la nouvelle structure de la recherche sénégalaise. Ma décision a (...) été le retour en France. Notre profonde amitié avec Djibril Sène (qui par la suite a été plusieurs fois ministre) n'en a nullement été affectée. Elle dure toujours ». Hervé Bichat quant à lui travailla durant dix ans en Côte d'Ivoire indépendante. Et Hugues de Livonnière témoigne : « La Côte d'Ivoire du président Houphouët Boigny a permis aux chercheurs de poursuivre leurs travaux dans les meilleures conditions ».

Une fois à la retraite, c'est bien à l'Afrique que certains reviennent. Hervé Bichat disait que l'Afrique figurait parmi ses quatre principaux centres d'intérêt, qu'il entretenait toujours des relations avec des camarades africains, et il publia en 2012 le livre *Si l'agriculture sauvait l'Afrique*. Quant à René Tourte, il consacra quinze ans de sa retraite à élaborer, avec son épouse Christiane, une monumentale histoire de l'agriculture africaine intitulée *Histoire de la recherche agricole en Afrique tropicale francophone* (6 volumes, 2700 pages) : « Notre intention était de rendre hommage au travail de tous nos anciens et de conforter la fierté de tous les Africains pour leur passé glorieux, notamment agricole, dont il n'est pratiquement nulle trace dans les livres d'histoire ».

De solides convictions en matière de recherche-développement et d'enseignement supérieur

À l'aube de sa carrière professionnelle, René Tourte n'envisageait pas d'être chercheur. D'ailleurs, en tant qu'étudiant à l'Esaa, entre la filière « production (vulgarisation) » et la filière « recherche », il avait opté résolument pour la première. Le goût du travail de terrain, un intérêt tout relatif pour les travaux de laboratoire « en blouse blanche », ainsi que le souvenir, remontant à ses séjours d'enfance chez ses grands-parents paysans dans la Creuse, « de visites d'ingénieurs et de professeurs d'agriculture qui venaient doctement expliquer aux paysans ce qu'il fallait faire avec la chaux, avec l'azote, avec les variétés... Discours qui m'apparaissaient plutôt comme des sermons sur la montagne ! », toutes ces raisons le poussèrent à s'engager dans le secteur de la production, au côté des paysans. Cependant, quand il arriva à Dakar avec son épouse, son patron lui apprit qu'il était affecté à la station de recherche de Bambey car c'était « le seul endroit pouvant accueillir un couple marié. Ainsi est née ma vocation de chercheur » !

À partir de là, René Tourte s'engagea dans deux grands combats :

- faire que paysans et chercheurs travaillent ensemble, et que les objectifs de la recherche prennent en compte les problèmes concrets des paysans qui, de fait, sont des problèmes complexes relevant de plusieurs disciplines scientifiques ;
- en conséquence, promouvoir des travaux scientifiques pluridisciplinaires, en mettant en œuvre des analyses intégrées au niveau de l'exploitation agricole, de la communauté et de la région.

Même si René Tourte ne fut pas le premier ou le seul à défendre ces idées, il reste qu'à l'époque, elles étaient révolutionnaires. Il les mit en œuvre au Sénégal à travers plusieurs programmes successifs, de plus en plus vastes, d'essais multi-localisés chez les paysans : les innovations étaient conçues par des paysans associés de plain-pied à des équipes pluridisciplinaires de chercheurs, les essais étaient programmés et évalués. Quand il travaillait au CNRA⁶ de Bambey, avec environ 50 chercheurs et ingénieurs et 800 techniciens, ouvriers et manœuvres, les essais concernaient des milliers de paysans et d'hectares.

De retour en France, René Tourte poursuivit ses combats en préparant la création, puis en devenant le premier directeur (1984), du département Systèmes agraires du Cirad. L'objectif de ce département était « d'associer les départements du Cirad dans la recherche de systèmes agraires mobilisant l'ensemble de leurs compétences, et surtout permettant d'atteindre la mise en valeur optimale des terroirs et paysages ». L'objectif était aussi de favoriser le déplacement des « objets d'étude, du thème vers le système, de la parcelle vers l'exploitation, voire le petit pays, de la stricte agronomie vers la socio-économie, vers l'éco-géographie... ». Dans cette entreprise, René Tourte dut surmonter bien des oppositions, mais il bénéficia aussi de solides appuis,

notamment ceux de Bertrand Vissac, premier directeur du département Systèmes agraires et développement de l'Inra (1979), et d'Hervé Bichat.

En effet, quand il préparait la création du Cirad à partir du Gerdat au début des années 1980 (un projet rendu possible suite à l'élection de François Mitterrand à la Présidence de la République), Hervé Bichat était animé de solides convictions. Tout d'abord, il pensait qu'il fallait créer un centre international *francophone* de recherche en agronomie tropicale, un centre qui soit complémentaire des Cira⁷ du GCRAI⁸ mais qui puisse aussi jouer un rôle de *contrepoids*, de force de proposition alternative. Comme René Tourte, il pensait en termes de systèmes agricoles, et il estimait que la comparaison de systèmes « sous des latitudes et des altitudes différentes » est une voie de recherche très féconde, qui rend plus intelligibles les agricultures où qu'elles soient. D'où sa volonté de partenariat avec l'Inra plutôt qu'avec l'Orstom. Hervé Bichat considérait aussi que la recherche appliquée au développement devait entretenir des liens très étroits avec l'enseignement supérieur. C'est pourquoi il s'est attaché à développer des relations fortes entre le Cirad d'une part, le Cnearc, Agropolis et les universités montpelliéraines d'autre part. L'importance de la visibilité internationale de ce pôle de recherche et d'enseignement supérieur agronomique était un autre de ses crédos. D'où la concentration de nombreuses activités à Montpellier. D'un autre côté, pour avoir mis en place la première commission d'évaluation externe de l'Inra (commission Péliissier, à la fin des années 1970), à l'instigation du secrétaire d'État à la recherche Pierre Aigrain, Hervé Bichat était convaincu aussi de la nécessité d'évaluer la recherche, au niveau des chercheurs, des équipes et des organisations. C'est fort de ces convictions qu'il constitua le Cirad et en devint le premier directeur général en 1985. Il s'agissait là du projet qui lui était probablement le plus cher. Bien des années plus tard, il aura la grande satisfaction de voir le GCRAI choisir Montpellier comme lieu d'implantation.

Bernard Simon quant à lui, nous l'avons dit, a défendu et illustré tout au long de sa carrière la nécessité de dépasser les analyses techniques en les combinant avec des analyses économiques et sociales.

Des maîtres et des amis

Chacun de ces parcours extraordinaires fut influencé par la rencontre de personnalités fortes, voire de maîtres. Bernard Simon parle de René Dumont comme « le « maître à penser » de (ses) premières années d'Afrique » et, quand il fait le bilan de sa carrière, il souligne de nouveau « tout l'intérêt de l'agriculture comparée chère à René Dumont », notamment pour sa capacité à inspirer des transferts de technologie appropriés. Bernard Simon tout comme René Tourte et Hervé Bichat disent à quel point la rencontre de Louis Malassis fut déterminante pour eux. Hervé Bichat insiste aussi sur ce qu'il doit à Jacques Poly et à Maurice Rossin.

Les récits mentionnent bien d'autres personnalités marquantes, et égrènent avec précision les noms de très nombreux collègues sur plusieurs décennies, noms assortis des formations et des postes de ces collègues le cas échéant. Ils font ressortir que les relations d'amitié vraie furent fondamentales pour mener à bien des projets professionnels originaux, longs et difficiles, et que chaque parcours s'est inscrit dans une aventure collective qui fut aussi une aventure humaine. Ainsi, Hugues de Livonnière garde des contacts avec des planteurs d'hévéas et fait partie de l'APH⁹. Michelle Feit est toujours en lien avec de nombreux anciens du Cirad. Et Hervé Bichat, concluant sur « deux années extrêmement difficiles mais riches » en tant que directeur général de l'Inra jugeait : « Elles sont à l'origine d'amitiés qui ont perduré jusqu'à maintenant, ce qui est certainement le plus important ».

Des carrières mouvementées

La mobilité professionnelle n'est pas chose nouvelle, les récits témoignent même de nombreux mouvements, d'un continent à l'autre, du public au privé et inversement, d'une organisation à une autre, nationale ou internationale, sur des durées courtes (missions ponctuelles de quelques semaines) ou longues (une à deux décennies). Cette mobilité fut choisie, ou subie quitte à s'en réjouir ensuite comme Hervé Bichat : « Plusieurs fois dans ma carrière, on m'a obligé à prendre des directions que je ne souhaitais pas. En fait ces directions se sont révélées heureuses ». De même, l'immobilité fut choisie, ou subie comme par Bernard Simon : « J'avais clairement dit (à Hervé Bichat) que je souhaitais vivement être muté à Montpellier pour me retrouver proche des chercheurs et jouer un rôle plus actif dans la construction et l'évaluation des programmes de recherches. J'envisageais par exemple d'organiser l'évaluation de l'intérêt (l'impact) potentiel des programmes en cours

5. Institut sénégalais de recherches agricoles.

6. Centre national de recherches agronomiques.

7. Centres internationaux de recherche agricole.

8. Groupe consultatif pour la recherche agricole internationale.

9. Amicale des planteurs d'hévéas.

d'élaboration et de mettre au point des techniques de jugement de leur réussite non seulement sur le plan technique mais aussi sur les plans économique et social. (...) J'ai été condamné à rester à Paris, rue Scheffer (... et j'ai) achevé ma carrière en faisant de la pseudo-diplomatie ».

Michelle Feit choisit de rester presque vingt ans à la direction scientifique du Cirad, où elle mena un travail systématique d'organisation et de constitution des archives. Sept directeurs scientifiques passèrent, Michelle Feit resta. Et elle leur confectionna à partir de ses archives, les dossiers dont ils avaient besoin pour prendre des décisions éclairées.

Depuis les années 2000, le concept de *système d'innovation* et le souci de *durabilité* dans toutes ses dimensions ont pris de l'importance dans la recherche-développement agricole. Le concept de système d'innovation met l'accent sur les interactions entre les multiples organisations et individus qui prennent part d'une manière ou d'une autre aux processus d'innovation : agriculteurs, organisations de recherche, de formation ou de vulgarisation, mais aussi industries agroalimentaires, agences productrices de normes, banques créditrices, organisations de la société civile... Ce concept souligne aussi l'influence de l'environnement socio-économique, de ses institutions formelles et informelles, sur les processus et les résultats des innovations. Avec l'émergence des préoccupations pour la durabilité, les objectifs d'accroissement de la production et de la productivité ont perdu en importance relative au bénéfice d'autres fins telles que l'efficacité dans l'usage des ressources naturelles, la production de services environnementaux, la qualité de vie dans les territoires, et aussi l'équité des innovations : il est devenu clair en effet que toute innovation est un processus social qui engage des acteurs dont les ressources, les capacités et les pouvoirs sont très inégaux, et que l'inclusion des plus vulnérables doit constituer une fin en elle-même.

Les ambitions affichées par la recherche-développement agricole sont donc plus complexes et plus vastes que jamais. Ce qui pose l'inévitable question de la cohérence entre ces ambitions et les conditions dans lesquelles les chercheurs exercent leur métier aujourd'hui. Les témoignages offerts dans ce numéro éclairent cette question en nous donnant à voir des chercheurs qui inscrivaient leur travail dans le temps long (bien plus que cinq ans entre la programmation et les résultats d'une recherche), dans la prise à bras le corps des réalités du terrain, dans le souci des applications pratiques, et dans la prise de risques. De telles conditions de travail paraissent essentielles pour relever les défis de la durabilité. Or, le monde de la recherche-développement agricole a bien changé depuis lors, tout comme le monde de la recherche en général, et l'on peut craindre que la course frénétique à l'argent et aux publications ne l'ait engagé sur une trajectoire qui l'éloigne de plus en plus des ambitions qu'il affiche.

BIBLIOGRAPHIE INDICATIVE

- › Akrich M., Callon M., & Latour B. (1988). À quoi tient le succès des innovations ? 1 : L'art de l'intéressement. In *Gérer et comprendre. Annales des mines*, (11), 4-17.
- › Akrich M., Callon M., & Latour, B. (1988). À quoi tient le succès des innovations ? 2 : Le choix des porte-parole. In *Gérer et comprendre. Annales des mines*, (12), 14-29.
- › Chambers R., Pacey A., & Thrupp L. A. (Éd.). (1989). *Farmer First: Farmer Innovation and Agricultural Research*. London: Practical Action.
- › Chauveau J.-P., Cormier-Salem M. C., & Mollard, E. (1999). *L'innovation en agriculture. Questions de méthodes et terrains d'observation*. Paris : IRD.
- › Colin J.-P., & Crawford E. W. (Éd.). (2000). *Research on agricultural systems: accomplishments, perspectives and issues*. New York: Nova Science Publishers, Inc.
- › Collinson M. P. (2000). *A History of Farming Systems Research*. Rome, New York: CABI Publishing.
- › Coudel E., Devautour H., Soulard C. T., Faure G., & Hubert B. (2013). *Renewing innovation systems in agriculture and food: How to go towards more sustainability?* Wageningen Academic Publishers.
- › Darnhofer I., Gibbon D., & Dedieu B. (2012). *Farming Systems Research into the 21st Century: The New Dynamic*. Springer.
- › Darré J.-P. (1997). *L'Invention des pratiques dans l'agriculture : Vulgarisation et Production locale de connaissance*. Paris : Karthala.
- › Faure G., Gasselin P., Triomphe B., Temple L., & Hocdé H. (2010). *Innover avec les acteurs du monde rural : La recherche-action en partenariat*. Versailles ; Gembloux (Belgique) ; Wageningen (Pays-Bas) : Quæ éditions.
- › Jouve P., & Mercoiret M.-R. (1987). Recherche-développement : une démarche pour mettre les recherches sur les systèmes de production au service du développement rural. *Cahiers de la recherche-développement*.
- › Lavigne Delville P., Sellamna N. E., & Mathieu M. (2003). *Les enquêtes participatives en débat : Ambition, pratiques et enjeux*. Paris, Montpellier : Karthala.
- › Mazoyer M. (1993). Pour des projets agricoles légitimes et efficaces : théorie et méthode d'analyse des systèmes agraires. *Réforme agraire*, 517.
- › Nelson N. & Wright S. (1995). *Power & Participatory Development: Theory & Practice*. ITDG Publishing.
- › Norman D., Collinson M. (1985). Farming systems research in theory and practice. In *Agricultural systems research for developing countries. Australian centre for international agricultural research proceedings*, (11), 16-30.
- › Rogers E. M. (2003). *Diffusion of Innovations*. 5th ed. New York: S & S International.
- › Scoones I., & Thompson J. (Éd.). (1994). *Beyond Farmer First*. Practical Action Publishing.
- › World Bank. (2006). *Enhancing Agricultural Innovation: How to go Beyond the Strengthening of Research Systems*. Washington DC: The World Bank.